

La Maison-Dieu 140, 1979, 41-49

Maurice JOURJON

CATÉCHÈSE ET LITURGIE CHEZ LES PÈRES

NOUS voudrions, dans cet article, rappeler ce qui est généralement admis sur les rapports entre catéchèse et liturgie dans la période patristique et poser à ce sujet quelques questions.

Lorsqu'on aborde ce thème, il faut avouer que la période patristique dont on parle s'étend en gros sur deux siècles, le 4^e et le 5^e et que les documents qu'on utilise sont les catéchèses qui, de cette époque, nous sont restées. On s'appuie uniquement sur ce qu'on appelle l'âge d'or de la patristique et sans doute l'appelle-t-on ainsi en raison des filons découverts et exploités mais on se figure le nommer de cette manière parce qu'il serait sommet et épanouissement, Eglise de rêve en quelque sorte. On a donc l'impression d'un modèle de la catéchèse et ce modèle peut se définir ainsi :

La catéchèse des Pères est l'explication du *Notre Père*, du *Symbole de foi*, du *Baptême* et de l'*Eucharistie*, faite à l'occasion ou plutôt en raison du don de cette prière, de cette foi et de ces sacrements fondamentaux.

Une telle définition dit déjà très clairement que les sacrements sont le centre de gravité de la catéchèse. Cela non seulement par ce qui saute aux yeux : le tissu liturgique baptismal et eucharistique, mais aussi par ce que peut-être on

ne découvre pas du premier regard : la prière et la foi ne sont pas abstraitement enseignées mais transmises sous la forme de deux sortes de *codes* : l'oraison dominicale et le symbole. Faut-il ajouter enfin (et pourquoi pas ?) que le lieu de la catéchèse, c'est le lieu de l'eucharistie, la maison de l'Eglise, la basilique, la cathédrale, comme s'il pouvait pas y avoir en christianisme d'autre lieu d'enseignement que le lieu du sacrifice.

Et pourtant, si riche qu'elle se veuille et si révélatrice qu'elle soit du lien nécessaire entre catéchèse et liturgie, notre définition n'est guère qu'une description, un constat. Elle ne dit de ce lien, ni le pourquoi ni le comment. Tout étudiant d'un de nos instituts liturgiques, lisant notre définition la dira matériellement exacte mais estimera qu'il y manque l'essentiel. Et presque spontanément, il ajoutera : l'originalité de cette catéchèse, c'est qu'elle n'explique les sacrements fondamentaux qu'après leur réception. La catéchèse sur les mystères (sacrements) ne précède pas ceux-ci : elle les suit. Elle ne dit pas à l'avance ce qui va se passer. Elle dit après coup ce qui s'est passé.

La catéchèse des sacrements c'est l'explication de leur accomplissement. C'est une sorte de : Voilà comment tu es né. Et voilà pourquoi tu es né ainsi. Par quels rites et pour quelles raisons.

On aurait mauvaise grâce à s'appesantir sur ce schéma trop connu et quelque impudeur à s'extasier après tant d'autres. Pourtant nous voudrions insister sur trois points.

1) Primauté de l'être chrétien

D'aucuns diraient, en effet, volontiers que les catéchèses explicatives des rites, les mystagogiques, montrent clairement que la vie précède la réflexion, que l'action est source de la pensée, que la théorie ne vient qu'après, etc. C'est vrai que le principe pastoral des catéchèses mystagogiques est réellement : on ne disserte spirituellement que sur ce qui est d'abord vécu expérimentalement. Mais ce principe n'est pas celui de la primauté de la vie sur la réflexion, il est celui de la création de la vie (chétienne) par le sacrement. Autrement dit, la mystagogie

pratiquée par les Pères n'a de sens que si, dans le sacrement, il se passe quelque chose. Elle suppose, sur le christianisme, un ensemble de convictions qui laisseraient réticents peut-être l'un ou l'autre des admirateurs de cette mystagogie. Se féliciter, en effet, parce que la théologie sous forme de catéchèse non abstraite n'est que le nécessaire discours explicatif de la *praxis* chrétienne n'a de sens que si on admet le don de cette vie chrétienne dans l'acte sacramentel. Un christianisme fonctionnant, dans le temps, d'abord comme eschatologie, puis comme doxologie, enfin comme théologie n'existe que si ces trois moments sont de tout temps reliés entre eux par le mystère, le sacrement : l'acte de naissance du Christ en moi et en l'Eglise. Cyrille de Jérusalem le dit d'une phrase : « Vous avez été constitués en état de comprendre les mystères... »¹ Si le sacrement chrétien n'est pas considéré comme un acte constitutif de compréhension, il n'y a aucune raison d'enseigner liturgiquement le christianisme.

2) Importance d'une catéchèse évangélique

C'est un premier point. Il concerne le principe même de la catéchèse mystagogique. Un autre concerne la pédagogie mise en œuvre par cette catéchèse. On peut le formuler ainsi : seule une pédagogie du désir fait accéder à la mystagogie. Là encore, les textes sont souvent cités qui manifestent la volonté des Pères de ne pas parler des réalités sacramentelles connues des seuls fidèles devant les catéchumènes pour donner à ceux-ci *envie de savoir et donc désir de recevoir*. Avouons qu'agir ainsi était se placer sur une pente dangereuse et mettre en cause la catéchèse chrétienne elle-même : au lieu de persuader pour convaincre, séduire pour initier, tel était le possible détournement. La pédagogie ainsi utilisée, ni la gnose, ni les religions mystériques ne l'auraient désavouée. Elle convient si les sacrements d'initiation constituent l'essence du christianisme. Mais elle pourrait reléguer à l'arrière-plan la conversion à l'Évangile à force d'insister sur la préparation aux sacrements.

1. *Catéchèses mystagogiques* 1, 1 : SC 126, p. 85.

Et nous pensons que pour la postérité, pour nous, tout se passe comme si ce déplacement avait eu lieu : nous appelons catéchèse la préparation aux sacrements et l'explication des sacrements reçus. Nous n'aurions pas l'idée d'appeler catéchèse la préparation à l'évangile. Centrer la catéchèse sur la liturgie c'est la faire commencer quand tout est fait, même si rien n'est joué. Nos catéchèses ne portent pas sur la conversion au Christ. Elles s'adressent à des chrétiens et développent les conséquences de la première conversion : l'abandon des métiers maudits, la foi de l'Eglise, la prière des enfants de Dieu. Quelque chose devait bien se passer avant l'inscription au catéchuménat, que telle homélie d'Ambroise qui est selon nous d'un grand intérêt nous révèle².

Dans ces pages, Ambroise est d'abord le témoin d'une catéchèse différente selon qu'elle s'adresse aux Juifs ou aux Gentils. A ceux-ci, il faut enseigner qu'il y a un Dieu unique et que ce Dieu a crédité Jésus. A ceux-là, il faut montrer que Jésus est le Messie.

L'évêque de Milan rappelle ensuite que le catéchumène ainsi formé doit être instruit de la foi de l'Eglise. C'est incontestablement de la foi de Nicée qu'il s'agit et le tour des déclarations de l'évêque ne laisse planer aucun doute à ce sujet. S'il s'agit d'instruire un catéchumène qui aspire aux sacrements des fidèles, la catéchèse se doit d'être dogmatique. Rappelons d'ailleurs que pour être émouvante de simplicité, l'explication du symbole par Ambroise n'en est pas moins résolument doctrinale.

Enfin les suggestions catéchétiques d'Ambroise au sujet de la croix nous semblent tout à fait remarquables. Ce n'est pas exagéré de dire que, pour lui, il y a une philosophie et une apologie de la croix qui permettent d'en découvrir le sens théologique. Philosophie de type platonicien : le monde est crucifié pour moi ; le chrétien doit faire la croix sur le monde. Apologie qui est reprise du thème du juste crucifié. La croix est unique, mais n'est pas solitaire. Elle est dans l'histoire des hommes, parce que l'idée de mourir pour la justice est dans le cœur de l'homme. Cela, dit Ambroise, si on le montre à des

2. *Traité sur l'Evangile de saint Luc*, 6, 104-109 ; SC 45, pp. 267-270. On trouvera ce texte en annexe de cet article.

païens « créera une pente telle que ne pouvant renier leur histoire, ils acquiesceront à la nôtre ». Théologie enfin, subtile peut-être et déjà augustinienne. Seul un homme libre, ou plutôt seul le Verbe devenu homme, libre, peut, en acceptant sa propre mort, apporter à nos libertés mortes leur libération. Ambroise comprend ainsi le verset du psaume : *Sine adjutorio inter mortuos liber*. Parmi les morts que nous sommes, ne prenant appui sur aucune consistance humaine, libre en sa propre mort, le Seigneur sauve l'homme.

Ce texte précieux manifeste l'existence et l'importance d'une catéchèse évangélique, nous voulons dire, d'un enseignement du christianisme qui n'a pas pour terme ni pour cœur la sacramentalité chrétienne mais la crédibilité du discours évangélique. On dira qu'il vaut mieux ne pas confondre et appeler ce nécessaire préalable du vieux mot trop décrié d'apologie pour réserver celui de catéchèse à l'explication du *Notre Père*, du symbole et des sacrements. Soit. Mais nous devons poser alors deux exigences, la première déjà évoquée, la seconde quelque peu pressentie. Ce sera notre troisième point.

3) La catéchèse des sacrements

Définie à partir de ce qu'elle est chez les Pères, la catéchèse devient liée ontologiquement à la liturgie ou plutôt à la sacramentalité chrétienne. Elle exige donc de se prononcer clairement sur le sens du sacrement en christianisme. Nous avons dit que son orientation sacramentaire n'était valable que si le sacrement était acte créateur de vie évangélique et non, par exemple, simple cérémonie religieuse ou procédure juridique ou même insertion dans la communauté. Les sacrements dont les Pères font la catéchèse sont autre chose qu'un lien social religieux, autre chose même qu'une initiation. Ils sont bien des sacrements, c'est-à-dire somme toute le secret de l'Eglise sainte, mais ils sont des mystères : c'est dans l'Écriture qu'on les découvre, mystérieusement semés. Les expliquer, c'est vraiment commenter l'Écriture, mais l'Écriture réalisée dans un homme — le fidèle, le néophyte — qui est devenu par les sacrements parole d'Évangile.

Deuxième exigence : ne pas croire qu'une catéchèse liturgique soit l'évacuation d'une catéchèse doctrinale. Nous parlons, en nous exprimant ainsi, un langage quelque peu simpliste. Exprimons nous donc autrement et par paliers successifs.

A l'intérieur d'un enseignement plus large

D'abord les catéchèses ne sont pas tout l'enseignement chrétien. Les catéchumènes écoutaient les homélies durant leur catéchuménat et même s'ils n'étaient pas dans l'ultime phase de celui-ci. Les extraordinaires homélies par lesquelles Ambroise a ouvert l'Écriture à Augustin et manifesté à ses yeux la dignité spirituelle du chrétien n'ont pas été prononcées pour Augustin mais pour le peuple chrétien, fidèles et catéchumènes, de Milan. Elles ont touché l'esprit du plus grand intellectuel de l'époque. Elles étaient destinées, dirions-nous aujourd'hui, en les trouvant sans aucun doute peu adaptées, à enseigner les simples paroissiens.

L'acte sacramentel, source de la théologie

Ensuite, il est arrivé à bien des reprises, on le sait, aux Pères de l'Église, de dire en dehors de toute catéchèse le contenu doctrinal des sacrements chrétiens. On a même, à juste titre, épilogué avec admiration sur l'étonnant exposé de théologie chrétienne fait ainsi à partir de quotidiennes et banales réalités du christianisme. Mais lorsque, par exemple, on s'extasie sur Athanase écartant l'arianisme au nom de la divinisation du chrétien dans les eaux du baptême, ne devrait-on pas reconnaître que l'évêque d'Alexandrie ne fait sans doute qu'exprimer la théologie de la simple catéchèse de l'Église ? Il l'a dit lui-même d'ailleurs très clairement, car voici ce qu'il découvre dans le baptême du chrétien : on implante en chaque âme, dès le début, que Dieu a un Fils, le Verbe, la Sagesse, la Force, et qu'il est son Image et sa Splendeur. D'où découlent immédiatement l'éternité, l'origine du sein du Père, la similitude, l'éternité de la génération par la substance. Aucune idée en cela de créature ou d'œuvre faite³.

3. *Deuxième discours contre les Ariens*, 34 ; PG 26, 220 B.

Nous choisirions volontiers ce texte comme exemple des rapports entre catéchèse et théologie, à partir de l'acte sacramentel. On voit, en effet, que selon Athanase la catéchèse élémentaire (en chaque âme, dès le début) est uniquement scripturaire (Fils, Verbe, Sagesse... tous ces termes sont dans l'Écriture). Mais le deuxième alinéa montre que la nécessaire et immédiate élaboration théologique n'est qu'une autre manière de dire, en termes philosophiques, le mystère chrétien trinitaire et baptismal. Quant au résultat de cela, la doctrine de la foi commune au simple fidèle et au savant théologien, il s'exprime en une formule négative qui est comme un refus de toute tentation hérétique mais qui n'a de sens que par la catéchèse et le détour (qui en est si peu un !) théologique : « aucune idée en cela de créature ! »

On pourrait multiplier les exemples. Comment se fait-il que telle parole d'Augustin puisse passer pour une définition du baptisé ou du théologien : « constitué dans la foi, ne voyant pas encore ce qu'il croit, désirant comprendre ce qu'il aime... »⁴ ? Peut-on oublier le lien qui, selon Basile, unit tradition-Baptême-foi-prière : « qu'ils nous apprennent maintenant à ne pas baptiser comme on nous l'a enseigné, ou bien à ne pas croire comme on nous a baptisés ou bien à ne pas glorifier comme nous avons cru »⁵ ? Et s'il fallait remonter jusqu'à Irénée, nous apprendrions que le baptême est le symbole de la structure trinitaire de la foi comme il est la « mouillure » de la création : celle-ci ne peut être modelée en forme d'enfant de Dieu que si elle est imprégnée de l'eau baptismale⁶. Et le baptême nous articule au Père, au Fils et à l'Esprit, parce que notre foi porte sur ces trois articles : le Dieu Père, le Verbe de Dieu, le Saint Esprit⁷. Ne doit-on pas soupçonner, à lire cela, une catéchèse de nature dogmatique fondée sur la liturgie ? Et il ne serait sans doute pas faux de dire que l'Église ancienne a lu le mystère trinitaire dans l'Écriture, mais dans l'Écriture pratiquée en sacrement — un peu comme l'auteur préféré de Bernanos était Jeanne d'Arc lue par Péguy.

4. *Sur le Ps. 41,5* ; PL 36, 466.

5. *Traité du Saint-Esprit*, 27 ; SC 17, p. 239.

6. *Contre les Hérésies*, 5, 15, 3 ; SC 153, p. 209.

7. *Démonstration de la prédication apostolique*, 6-7 ; SC 62, p. 39-41.

Pour faire exister la Tradition des Apôtres

Sans doute serait-on désireux de synthétiser le plus clairement du monde ce qu'il en est de la catéchèse des Pères. La chose est sans doute impossible en raison du manque de documents et de l'étalement dans le temps avec les variations qu'il suppose. C'est déjà important de montrer que le secteur limité de l'âge d'or pourrait faire illusion. Il n'est pas révélateur de tout l'enseignement doctrinal et liturgique des 4^e et 5^e siècles. Il pourrait confiner la catéchèse à l'explication des sacrements et faire oublier sa pointe évangélique et missionnaire. C'est même finalement en dehors des catéchèses qu'il faut chercher les raisons profondes du lien entre l'enseignement et la sacramentalité. Ces raisons elles-mêmes posent la sempiternelle question de l'essence du christianisme. Pour les Pères de l'âge d'or, le christianisme est sans aucun doute la pratique ecclésiale des Ecritures accomplies par Jésus. Etre évangéliquement fidèle à Jésus, c'est réaliser coûte que coûte cette pratique. Or cette initiative remonte aux Apôtres. La tradition apostolique, c'est, en même temps, cette façon de faire, cette manière de baptiser et de rompre le pain, et cet évêque qui estime comme son premier rôle d'expliquer humblement le symbole aux catéchumènes. Lorsqu'on demande à cet évêque ce qu'il fait, il répond qu'il explique le symbole à des catéchumènes, ou les sacrements qu'ils ont reçus à des néophytes. Bref, il taille des pierres, pas autre chose. Mais si on lui demande *de dire* ce qu'il fait, il répond qu'il divinise — pas lui, mais le Seigneur — bref, il bâtit la cathédrale.



Nous avons posé la question de deux manières : « Que fais-tu ? » et « Dis-moi ce que tu fais ». Nous sommes peu habitués à entendre deux réponses, tant nos vedettes, du sport et de l'écran, se figurent qu'une unique est la question. Ils jouent au foot ou font du ciné. Au mieux, ils diront qu'ils gagnent de l'argent. Mais un Van Gogh ne s'y tromperait pas et dirait qu'il risque sa raison à peindre comme il le fait. Peut-on espérer de

tous ceux qui interrogent nos Pères dans la foi qu'ils savent interroger des sortes de Van Gogh ? Alors on sera moins étonné d'entendre dire à ces génies que leur tâche est modeste et qu'il ne faut à son sujet commettre aucune outrage (elle n'est que catéchèse des rites) mais que le dessein du Dieu qu'ils servent dépasse toute mesure, tel l'amour qu'il a pour nous, de sorte qu'à la définir, cette tâche, le mot même de liturgie est trop étroit. Faire exister partout et toujours la tradition des Apôtres, c'est baptiser comme ils l'ont enseigné et rompre le pain comme ils l'ont vu faire au Seigneur. On le fait et, s'il faut enregistrer qu'on le fait, cela donne sans doute de tout petits livres, des sortes de rituels qui nous paraissent indignes de ce que nous nommerions, nous, tradition des Apôtres⁸. Et pourtant l'Évangile fidèlement et partout répandu, est-ce autre chose que la transmission d'un baptême selon l'ultime parole du Seigneur (Mt 28, 19) et, parmi les nations, en tout lieu, une offrande pure réalisant la prophétie de Malachie ? (1,11).

Mais si je fais parler les acteurs de cette tradition, si je leur demande pourquoi ils jouent ce texte, j'entends d'autres réponses et je lis d'autres livres⁹. J'apprends que ces gens qui baptisent comme les membres d'une secte sont l'Église de Dieu et que ce n'est pas quelque enthousiasme extatique qui conduit jusque vers eux, mais un ensemble de certitudes et de convictions qui permet de comprendre l'Évangile et de s'y convertir. Et lorsque le Seigneur opère dans le secret de mon cœur ce complet retournement, il me faut bien faire à ces hommes l'unique demande qu'ils suscitent : « Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » (Ac 8, 36).

Maurice JOURJON

8. *Didachè, Tradition d'Hyppolyte...*

9. *Apologies, Démonstration de la prédication des Apôtres, Traité du baptême, Discours catéchétique...* pour ne se référer qu'à Justin, Irénée, Tertullien, Grégoire de Nysse...

La Maison-Dieu, 140, 1979, 50-53

EXPOSÉ DE SAINT AMBROISE SUR L'ÉVANGILE DE LUC

(*Livre VI, 104-109, sur Lc 7, 29-35*) *

104. Il y a donc un ordre pour la discussion, un ordre pour l'exposé; et dès lors nous aussi, lorsque des Gentils sont appelés à l'Eglise, nous devons régler l'ordre des recommandations de telle manière: enseigner d'abord qu'il y a un seul Dieu, auteur du monde et de toutes choses, en qui nous vivons, existons et nous mouvons, et de la race de qui nous sommes (*Act.*, XVII, 28): en sorte que nous devons l'aimer non seulement pour les bienfaits de la lumière et de la vie, mais encore à raison d'une certaine parenté de race. Puis nous détruirons l'idée qu'ils ont des idoles, car la matière de l'or, de l'argent ou du bois ne peut avoir en elle une énergie divine. Les ayant convaincus de l'existence d'un seul Dieu, vous pourrez grâce à Lui prouver que le salut nous a été donné par le Christ, commençant par ce qu'Il a accompli dans son corps et en montrant le caractère divin, de manière à faire voir en Lui plus qu'un homme, la mort vaincue par la force d'un seul, et ce mort ressuscité des enfers. C'est en effet peu à peu que la foi grandit: en voyant qu'Il est plus qu'un homme, on croit qu'Il est Dieu; car à moins de prouver qu'Il n'a pu accomplir ces

* Traduction de G. Tissot, extraite du volume 45 de « Sources chrétiennes », pp. 267-270, avec l'autorisation des Editions du Cerf.

choses sans une puissance divine, comment pouvez-vous démontrer qu'il y avait en Lui une énergie divine ?

105. Mais on nous accordera peut-être peu d'autorité et de créance : lisez le discours adressé par l'Apôtre aux Athéniens. S'il avait voulu d'emblée détruire les cérémonies idolâtriques, les oreilles païennes eussent rejeté sa parole. Il commence donc par un seul Dieu, artisan du monde, en disant : « Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve » (*Act.*, XVII, 24). Ils ne pouvaient nier qu'il y eût un artisan unique du monde, un seul Dieu, un seul Créateur de toutes choses. Il ajouta que le Maître du ciel et de la terre ne consent pas à habiter dans les œuvres de nos mains ; puis qu'il n'est pas vraisemblable que l'art humain emprisonne dans la vaine matière de l'or et de l'argent la puissance de la divinité ; le remède à cette erreur, disait-il, c'est le zèle à se repentir. Alors il en vient au Christ ; et pourtant il n'a pas voulu l'appeler Dieu plutôt qu'homme : « Dans l'homme, dit-il, qu'Il a désigné à la foi de tous en le ressuscitant de la mort. » En effet, celui qui discourt doit avoir égard aux personnes qui l'entendent, pour n'être pas raillé avant d'être entendu. Comment les Athéniens auraient-ils cru que le Verbe s'est fait chair, et qu'une Vierge a conçu de l'Esprit, eux qui raillaient quand ils eurent entendu parler de résurrection des morts ? Pourtant Denys l'Aréopagite a cru, et d'autres ont cru à cet homme afin de croire en Dieu. Qu'importe l'ordre dans lequel chacun croit ? on ne demande pas la perfection dès le début, mais du début on arrive à la perfection. Il a donc instruit les Athéniens suivant ce principe, et tel est l'ordre que nous devons garder avec les Gentils.

106. Mais lorsque les Apôtres s'adressaient aux Juifs, ils disaient que le Christ est Celui qui nous a été promis par les oracles des Prophètes. Ils ne l'appelaient pas d'emblée et de leur propre autorité Fils de Dieu, mais un homme éprouvé, un homme juste, un homme ressuscité des morts, l'homme dont il était dit dans les Prophètes : « Vous êtes mon Fils, c'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré » (*Ps.* 2, 7). Ainsi donc, vous aussi, produisez à l'appui des choses difficiles à croire l'autorité de la parole divine, et montrez que sa venue fut promise par la voix des Prophètes ; enseignez que sa résurrection était aussi affirmée, longtemps à l'avance, par les

témoignages des Ecritures — non pas celle qui est normale et commune à tous — afin d'obtenir, en établissant sa résurrection corporelle, un témoignage de sa divinité. Ayant en effet constaté que les corps des autres subissent la corruption après la mort, pour Celui dont il est dit : « Vous ne permettrez pas que Votre Saint voie la corruption » (*Ps.* 15, 10), vous reconnaissez l'exemption de la fragilité humaine, vous constatez qu'Il dépasse les caractéristiques de la nature humaine et doit être rapproché de Dieu plutôt que des hommes.

107. S'il s'agit d'instruire un catéchumène qui aspire aux sacrements des fidèles, il faut dire qu'il y a un seul Dieu, de qui sont toutes choses, et un seul Jésus Christ, par qui sont toutes choses (*I Cor.*, VIII, 6); qu'il ne faut point parler de deux Seigneurs; que le Père est parfait, parfait également le Fils, mais que le Père et le Fils ont une même substance; que le Verbe éternel de Dieu, verbe non proféré, mais agissant, est engendré du Père, non produit par sa parole.

Il est donc interdit aux Apôtres de l'annoncer comme Fils de Dieu, pour que plus tard ils l'annoncent crucifié. C'est la splendeur de la foi, de comprendre vraiment la croix du Christ. Les autres croix ne me servent de rien; seule la croix du Christ m'est utile, et réellement utile: par elle « le monde a été crucifié pour moi, et moi pour le monde » (*Gal.*, VI, 14). Si le monde est crucifié pour moi, je sais qu'il est mort: je ne l'aime pas; je sais qu'il passe: je ne le convoite pas; je sais que la corruption dévorera ce monde: je l'évite comme malodorant, je le fuis comme la peste, je le déserte comme pouvant me nuire.

108. Mais certains ne peuvent croire d'emblée que le salut a été donné au monde par la Croix. Etablissez donc par l'histoire des Grecs que ce fut chose possible. Ainsi l'Apôtre lui-même à l'occasion persuade les incrédules, et ne recule pas devant les vers des poètes pour détruire les fables des poètes. Si l'on se souvient en effet que souvent des légions et de grands peuples ont été délivrés par le sacrifice et la mort de quelques-uns, comme l'affirme l'histoire grecque; si l'on se rappelle que la fille d'un chef a été vouée au sacrifice pour faire passer les armées des Grecs; si nous considérons, chez nous, que le sang des boucs et des taureaux et la cendre d'une génisse sanctifie

par son aspersion pour purifier leur chair, comme il est écrit aux Hébreux (IX, 13); si la peste, attirée sur certaines provinces par tels péchés des hommes, a été conjurée, dit-on, par la mort d'un seul : tout cela, ayant prévalu par raisonnement ou résultat d'un arrangement, pour que l'on crût plus facilement à la croix du Christ, créera une pente telle que ne pouvant renier leur histoire, ils acquiesceront à la nôtre.

109. Mais comme nul d'entre les hommes n'a été assez grand pour ôter les péchés du monde entier — ni Enoch, ni Abraham, ni Isaac, qui bien que s'étant offert à la mort, a été épargné parce qu'il ne pouvait effacer tous les péchés : et quel homme fut assez grand pour qu'en lui expirassent tous les péchés ? — dès lors ce n'est pas quelqu'un du peuple, quelqu'un pris dans le rang, mais le Fils de Dieu, qui a été choisi par Dieu le Père ; étant au-dessus de tous, Il pouvait s'offrir pour tous ; Il devait mourir, afin qu'étant plus fort que la mort Il délivrât les autres, devenu parmi les morts libre sans aide (*Ps.* 87, 5), libre de la mort sans aide de l'homme ou d'une créature quelconque, et vraiment libre, puisqu'Il a repoussé l'esclavage des convoitises, ignoré les liens de la mort.

En sous-titre : *Méditations en images sur la vie de Christ*.
Il se présentait comme un commentaire de quatre icônes russes et d'un choix de textes bibliques et de surplus patristiques, choisis dans les éditions russes de la liturgie orthodoxe. Par ces textes et ces icônes — qui pour la plupart étaient celles que la tradition a retenues pour les « Douze principales fêtes de l'année liturgique » — c'est l'essentiel de la manifestation dans le Christ du « Mystère du salut », de l'Ascension à la Résurrection évoquée dans l'Office de l'un des derniers dimanches de préparation au Carême) qui se trouvent présentés aux chrétiens de tradition Réformée-Evangélique auxquels était refusée l'autorisation de publier un catéchisme. Et voici qu'en France un groupe de familles orthodoxes vient de rédiger un beau et riche *Catéchisme pour les familles*¹. Pour en présenter les perspectives et la structure Olivier Clement écrit en Préface :

¹ *Dieu est vivant. Catéchisme pour les familles*, par une équipe de chrétiens orthodoxes. Paris, Cerf, 1975, 302 p.